

## TOUT SERA COMME AVANT

UN THÈME CHOISI EN COMPAGNIE DE BRIGITTE GIRAUD



© Yvonne Kurkovic, VIII 2006

Novembre-Décembre 2006

gratuit

THOMASOV

### Faux pas

Le point de non-retour. Tu l'avais atteint sans t'en apercevoir, c'était une frontière dissimulée, un axe flou dans le paysage caché par une brume rase qui touchait presque les gravats. Il y avait déjà bien longtemps que tu flirtais l'air de rien avec l'interdit, la possibilité même de franchir tes dernières limites, ce avec quoi tu ne cessais de jouer, mais, tu le savais, qui risquait de tout détruire autour de toi, en toi. Finalement tu as fait le pas, tu as choisi de sauter. On ne sait pas pourquoi, mais après tout c'était si simple, un pas en avant, et hop ! Ecoute, c'était aussi facile de sauter à pieds joints de l'autre côté du raisonnable que de se déshabiller, et de te retrouver entièrement nu sur une place publique. Oui c'est ça, tu t'es entièrement dévêtu, on t'a dévisagé, on sait qui tu es, tu t'es livré sans aucune retenue ; sans espoir de retour possible. Si seulement tu t'étais contenté d'un peu d'impudeur, de jouer à l'exhibitionniste. Si seulement tu ne t'étais pas trahi toi-même en nous livrant le plus obscur de tes désirs. Tu savais ou te conduirais la satisfaction ? Tu n'as pas pensé plus loin que ton désir, que ton souci de résoudre une attente trop forte pour la garder secrète, trop douloureuse pour t'en passer. C'est trop tard maintenant, une fois le Rubicon franchi, plus de retour en arrière, plus de vêtements, plus rien qui puisse redevenir comme avant. Ton geste t'a métamorphosé en bête sauvage, en animal de compagnie incapable de réprimer son instinct primaire : tant pis. Reste là où tu es, coincé parmi ceux qui ont osé, après tout c'est courageux, mais tu vivras désormais définitivement reclus pour ceux qui t'ont protégé, qui t'avaient prévenu, pour qui tu t'étais engagé, engagé de rester toi-même, pour toujours. Tu t'es dénaturé sans y penser, on ne peut pas réparer cela. Reste où tu es, ne bouge surtout pas. Assieds-toi sur le bord, dans cette marge collante qui te retient captif, prisonnier de ses filets, prends la mesure de ton erreur colossale, de cette faiblesse qui, l'espace d'une seconde, t'a fendu en deux. C'est un autre monde qu'il te faut maintenant arpenter, un monde parallèle d'où on ne revient pas et tu vas mourir solitaire. Reste donc, en silence, parvenu mais perdu, satisfait mais vaincu.

Pierre Ménard

Tout n'est plus comme avant

C'était avant, c'était ailleurs. Il grognait plus qu'il ne parlait. Je regarde souvent vers lui, mais lui jamais vers moi. Je le savourais comme on se délecte de la fragilité des jours. Avec l'air d'avoir en lui absorbé toutes les nuits. Nous étions vivants. Tu glissais ta main dans mon dos. La mort des autres ne nous bouleversait pas. J'écris des phrases avec des sons compliqués. Pendant que les enfants jouent, nous, à quoi jouons-nous ? On n'échappe pas au passé. Je n'entends sa voix que par intermittence. Nos rythmes avaient du mal à s'accorder. Et ça ne sortait pas, comme coincé dans les plis du front. Alors, le bras sur son épaule. S'il fait beau on est là, y'a des trains qui ne bougent pas. Les filles, oui, mais l'amour, ça le faisait bien rire. Et comment c'est déjà de ne pas être ici ? C'était toujours la faute des autres. Je ne voulais pas faire de bruit... Je sentais la tension monter. Pas encore, me dirai-je. Les sons me parviennent depuis la terrasse. Dans les endroits inexplorés te vois-tu passer tes nuits ? Les ombres ont pris la tangente avant l'aube. Rien n'aura changé. Je déteste la sauce entre les mots. C'est un son nouveau, qui résonne mal dans la grande salle vide. Pendant la nuit, tout a bougé. Il était leur héros, leur rempart aussi. C'est la faute de la lumière oblique. J'aime la chronologie, le découpage du temps. Je parle toute la journée à voix haute. Des bribes de phrases qui m'habitaient, tournaient en boucle sans s'installer jamais. Nous avons emporté les clés misant tout sur le cardiogramme pour goûter, un instant, au bonheur, en passant. Tu assistes à la métamorphose dans l'ivresse. Il parvenait tout au plus à nous attendrir. Le mouvement de ses lèvres quand il fredonnait. Elle tremblait de tout son corps quand ils sont arrivés. Tu voulais marcher jusqu'au bout et j'ai compris que rien t'en empêcherait. Le ciel a fait son temps, on ne pense pas à ça, je suis toujours surpris. A rêver de confort sous l'amiante. On aime flirter avec le danger quand on est hors d'atteinte. Et ça suffisait bien, comme le soleil l'été qui vient vous chercher le matin. Surtout si c'est dehors, le souvenir du lendemain. Je regarde autour de moi. Je cherche des traces. Quelque chose m'empêche de raconter. Ces images sont à la fois douces et douloureuses. Quand vous vous souviendrez, j'ai vu de près ses yeux qui souriaient, ses ridules chassant l'écume, la joue brûlante. Le sourire d'une femme comblée par les hommes qu'elle aimait. Votre seule ambition est d'arriver au soir. Et tu ne sauras jamais ce qui le travaillait, seule la nuit ne veut pas te lâcher, mais tu t'en vas toujours. Se débarrasser de la nuit. Une parole la sortirait d'affaire, un geste, un mouvement. C'est aussi l'occasion de se frotter aux autres. Je répète mécaniquement, comme toutes les poésies que j'ai apprises. Chacun va poursuivre ce qu'il a commencé. Fais-moi revenir au monde. Je suis au commencement d'un monde infini. J'attends la suite.

JEAN-BAPTISTE PEDINI

L'attente

Tu t'en vas sans moi, sans nous  
Et la pluie  
La pluie s'ignore.

Tu aimes vieillir ma peau  
L'idée déjà flétrie d'ennui  
L'écorce de l'arbre où nous gravions nos noms.

Tout sera comme avant  
Sur cette route d'anges et de poussières  
J'inonderai ma vie  
L'attente de tout, l'attente de rien

Tout sera comme avant  
Je laisserai la solitude m'user  
Pour perdre le silence  
Je serai la seule ombre que la nuit ne craint pas

C'était comment déjà ? Avant que quelqu'un ne compte, avant que ça ne vienne combler un vide dont je ne soupçonnais pas l'existence ? Avant de savoir que je pouvais rester des heures à faire une seule et même chose et que m'en passer serait insoutenable ? C'était avant, c'était normal puisque je le vivais, ça n'était pas vide. Aujourd'hui est un avant. Est-ce que je peux en garder quelque chose assez solidement rangé dans un coin au cas où ? Avant n'est pas un mot du futur. Avant de t'avoir fait écouter ma chanson préférée, avant d'avoir corné les pages d'un livre, avant d'avoir laissé mes chaussettes au pied du lit, avant d'avoir discuté très tard dans la nuit, avant d'avoir dit ce que je regrette déjà, avant d'avoir compris que je me suis trompée, avant d'avoir attendu ce qui ne viendra pas, avant de te poser des questions avant d'avoir peur des réponses.

Avant c'est pratique, ça pique les yeux, ça accroche. Forcément on s'en sert.

## CATOU

## Comme avant

J'avais un déjeuner dans le seul restaurant du port ouvert en cette saison. Ma grand-mère réunissait oncles, tantes et cousins pour ses 80 ans. Une grande occasion. Je m'étais levée tôt pour arriver avant midi. J'avais déjà garé ma voiture près de la mairie. Je profitais de mon avance pour marcher jusqu'au rendez-vous.

La place était déserte. Même le carrousel, qui l'été égayait l'atmosphère, avait été démonté. Il n'en restait que la structure bâchée. Pas d'enfants pour faire la queue : le cheval, le cochon et la sirène avaient été remisés. Je resserrai la ceinture de mon manteau. Un poster défraîchi, prometteur de spectacle, paillettes et rires, claquait au vent devant le théâtre fermé.

J'entendais des cris, les voix de l'été : les touristes se disputaient le prix des coquillages, les enfants se barbouillaient de gaufres au chocolat en riant, ceux-là pleuraient pour quitter la plage. Le boucan des voitures immobilisées les unes derrière les autres couvraient le hoquet de la mer. Le boulevard brûlant sentait les pneus exténués, les oignons, et les beignets. Mais ce tumulte n'était que le vent sifflant dans les volets. Le vent qui remontait du port comme un fantôme. Seuls quelques miaulements de chat et les oscillations de la mer étaient réels. Tout le reste était oublié pour un temps. Les néons froids devenaient invisibles jusqu'à ce qu'ils s'allument de nouveau. Des cafés, aux portes habituellement ouvertes, ne restaient que les menus encourageants : « Huîtres - Poulet Basquaise - Glace pour 16 euros ».

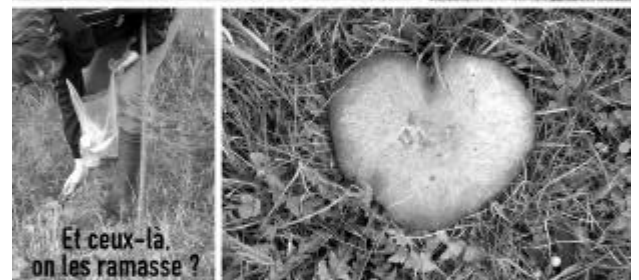
L'animation du remblai l'hiver ? L'odeur épicée du varech et le murmure de la brasserie du port. Un fumet d'ail et de fruits de mer me rassura, j'entrai dans le restaurant. Toute la salle tournait au ralenti, deux couples muets étaient attablés. Je me dirigeai vers la table désignée d'un mouvement de tête par le serveur indolent. Je longeai le bar jusqu'aux toilettes. Un crissement de couteaux sur un plat me projeta dans une salle pleine du mois de juillet : des verres cassés, des fourchettes se débattant avec des assiettes, le va-et-vient brutal de la porte des cuisines, des discussions endiablées au muscadet, des poissons sauvagement décapités d'un bruit sec sur le comptoir.

Je poussai la porte des toilettes et retrouvai le confinement habituel de la salle d'eau. L'écho de la mer s'entendait dans les relents de tuyauterie. Une des portes était fermée, j'entendis une voix, entrecoupée de légères pauses, une conversation - " tu vois...elle lui dit...hum, je crois..." - au téléphone. Le bruit de la chasse d'eau recouvrit la suite des paroles, le flux gémit - "...alors oui... si, il a dit ça... tu crois... - puis la femme se dirigea vers le lavabo et les mots se perdirent dans l'eau entre le robinet et le siphon. Elle sortit et le silence s'installa jusqu'à ce qu'à mon tour je tire la chasse d'eau et me lave les mains dans un brouhaha de flux et reflux.

Je rejoignis la salle de restaurant. Ma grand-mère était déjà attablée avec quelques cousins. Les autres n'allaient pas tarder à arriver. Les bruits, les odeurs, presque l'été. Comme avant.

## AILLEURS

par Bulbul Ytek





J'ai rencontré le Père Noël un après-midi, en haut de la rue de Siam. Ma mère a insisté pour qu'on aille lui parler, je n'ai pas osé lui dire que le Père Noël n'existait pas.

C'est mon cousin Xavier qui me l'a dit. C'est les parents qui achètent les cadeaux, je ne l'ai pas cru tout de suite. Quand il m'a montré la cachette dans la chambre de ses parents, les papiers cadeaux, les boîtes, je n'ai pas vraiment compris. J'ai pensé qu'il voulait m'impressionner comme il fait parfois quand on joue à la guerre. J'ai rien dit en rentrant de l'école et j'ai fouillé la maison. Quand j'ai trouvé ma lettre et la boîte du bateau pirate dans le lave-vaisselle qui a toujours été en panne, je dois avouer que ça m'a fait bizarre, parce que tout à coup j'avais devant moi mon cousin Xavier qui souriait : « tu vois ? ».

J'ai rencontré le Père Noël en haut de la rue de Siam, c'est incroyable il était vert. Je lui ai donné un jouet que j'avais choisi avec ma mère. Il m'a parlé, on nous a pris en photo et je n'ai rien dit. J'ai donné un cadeau au Père Noël qui n'existe pas.

Maintenant je sais que le Père Noël vert est celui qui collecte les cadeaux pour les enfants pauvres qui n'ont pas de maison. Maintenant, je sais que le Père Noël existe et qu'il est vert.

ALAIN CROZIER

### Angoissé indécis

Angoisse du train,  
Angoisse du départ,  
Angoissé indécis.  
La nuit tombe,  
Lyon défile.

Angoisse du retour à zéro,  
Angoisse du dimanche soir,  
Angoissé indécis.  
Envie de rien,  
Envie de rien.

Finalement, à bien y repenser, depuis le début on effaçait mes traces : oublier de me citer, je n'y pensais plus mais c'était à chaque réunion pareil, tous les noms sauf le mien et mon compte-rendu mis de côté. Même quand je contestais parce que cette photo, c'est moi qui l'avais prise, n'est-ce pas, et qu'on la retrouvait attribuée à un autre, ce n'était pas relevé. On s'excusait, on oubliait, la photo restait à un autre.

Il fallait mériter sa place et il faut dire que je ne faisais rien pour, nous sommes d'accord là-dessus : pas d'ouverture de gueule régulière, pas de marque précise d'un style apposé. Les petites choses que j'avais apportées, mon soutien, qui au jour le jour s'en souvenait ?

Tout ça, au début, je l'ai traité avec négligence. Mais je sentais déjà que dans l'esprit de certain(s) il fallait que je disparaisse, ça leur travaillait l'inconscient. Trop de place prise au début, sans doute, j'avais déçu. Tant pis.

Je n'avais qu'à l'ouvrir plus, de ma faute. Et puis ce n'était pas grave...

Pourtant le manque de courage, m'exclure sans me le dire en face, ça n'était pas passé. La mauvaise conscience rend muet, peut-être, mais cette claque (cette maladresse avait dit un témoin - va donc pour maladresse) de s'adresser à moi en parlant à un autre pour me dire quelque chose comme : *on préfère bosser entre nous, on a des choses à se dire qui n'intéressent personne*, ne m'avoir ni prévenu ni regardé, ça, ce n'était pas possible. Ça m'empêchait de travailler, de respirer, de prendre plaisir à ce que je faisais, ça n'allait pas du tout.

Partir chercher d'autres appuis : c'est ce que je m'étais mis à faire. Sortir, discuter avec des amis, retomber en enfance même. Mais ça ne suffisait pas, c'était une vraie blessure. Je continuais à cogiter, à attendre des nouvelles ; j'imaginai ce qu'ils pouvaient se dire, comment ils avaient statué sur mon cas, à l'écart, pendant les vacances en été. C'était stérile, une culture sur brûlis avec destruction de la forêt, c'est vrai, mais quoi ? Que faire ? Rester assis à les regarder ? Ne plus me rendre aux réunions ? Pendant ce temps les semaines passaient, je n'avais pas les nerfs d'attendre.

La table de la réunion. Une planche beige, des tréteaux dans lesquels on cogne. Et devinez qui s'y cognait.

Alors, comment donc, leur parler ? Je savais bien qu'à force de rester dans l'ombre on allait m'effacer vraiment, qu'il était temps de réagir. Je savais bien que j'avais autant d'ego que les autres, et davantage sans doute. Mais m'imposer autrement que par le retrait, jamais, j'avais trop d'orgueil et voilà. Je trouvais des solutions d'évitement, je sais bien. Mais qu'est-ce que ça aurait voulu dire de se mettre en colère plusieurs semaines plus tard, une colère disproportionnée ? Est-ce qu'ils auraient compris ? Et s'ils m'accusaient d'inventer ?

Faire comme si de rien n'était. Sourire. Est-ce qu'ils l'attendaient, cette colère ? Je me le demandais vaguement. Pour tout dire je faisais l'inverse, je leur donnais de bonnes nouvelles, l'innocent aux mains pleines j'étais, histoire de les rendre mal à l'aise. Ça, ça m'amusait : j'aime manipuler, faut croire. Leur silence devenait comique, chacun se défaussait et personne ne me répondait. Je m'en étais douté et voilà que ça se confirmait. Devant moi quelques personnages, quelques marionnettes alignées. Génés, bien génés, ils étaient.

J'avais envie de zoos, de musées et de jeux de logique. J'avais envie qu'on soit dix ans plus tard, de sauter par la fenêtre ou de prendre un bateau.

Je ne sais plus ce que je voulais. Vraiment je ne savais plus quoi faire. Je voulais que ça se lave et s'essore, que des deux côtés on oublie.

J'ai lancé un dernier message. L'ultime nouvelle. S'ils ne disent rien ils seront en faute. Je voulais que tout finisse, n'est-ce pas ? Je voulais...

Quoi ? Repartir en arrière ?

J'attends de voir s'ils me répondent.

le spectre de l'enfance  
 dans un trou de mémoire  
 longtemps doublé d'oubli  
 jusqu'à un cauchemar  
 réveillant le passé  
 dans l'immobilité fuyante  
 d'une maison en trompe-l'œil  
 où entre chien et loup  
 l'humain végétal  
 et l'air de rien guette  
 quand les volets battent  
 le moindre geste  
 ou signe de faiblesse  
 au cri des courants d'air  
 qui hantent l'antichambre  
 au placard à double-fond  
 où pour avoir grandi trop vite  
 nous étirons le silence  
 en nage l'un contre l'autre  
 frissonnants de peur  
 qu'entre deux cillements  
 l'ombre ne se froisse  
 et nous laisse dans ses plis

MAXENCE PAUL FLAMMIGERE

Tel qu'en lui même un ciel pluvieux le change

De la ville, les rues nombreuses et les terrains plus ou moins vagues, les yeux levés ... au-dessus l'infini d'un espace limité par le regard ... des lignes qui se joignent, se rejoignent et s'éloignent ... des lignes que l'on ne voit pas si on ne sait observer entre les lignes ... des espaces pleins entre des vides ... une densité particulière, la profondeur d'un ciel, son étalement, sa force ... des phrases, des mots et puis des taches et des lignes, des cercles pas tout à fait, des passages d'ombres et de lumières ... une ligne faite en marchant, en regardant vers le ciel se mouvoir les merveilleux nuages ... en allant dans la ville ... en écoutant les cris des oiseaux trouer le ciel ... le bleu du ciel un peu gris, un peu noir ..... de grosses gouttes de pluie, une à une lentement, lourdement traversent l'espace ..... un rideau de perles grises devant le ciel ..... de grosses gouttes de pluie, une à une rapidement, traversent, coupent, strient ..... finie la métaphore ..... mouille, trempe, inonde ..... on ne voit plus les merles, on ne voit plus le jour, on n'entend plus les oiseaux ..... mais la pluie, l'encre criée, l'encre hurlée ..... des traînées de nuages ..... la pluie ... la pluie en flaque sur le sol terreux fait du bruit et des bulles ..... des ronds et des échos du ciel à l'eau ..... des froissements du ciel ..... des points, des lignes, des sons et des odeurs ..... il fait sombre en de nombreuses nuances de gris s'étalant vers le noir ..... cela pourrait être ailleurs ..... on ne voit plus le jour, on ne voit plus le ciel ni le bout de la rue ..... l'espace entre les nuages se réduit un peu plus encore ... les différentes teintes de gris semblent se confondre ..... c'est une folie d'eau que déverse le ciel, désaccordée ..... c'est un bruit sourd et grave qui parcourt l'espace ..... et l'odeur de la terre qui impose l'attention ..... une danse du vent qui remue les nuages et les repousse, mélange les couleurs en camaïeu ..... un ciel après l'orage...un sol boueux après la pluie ... une odeur de la terre ... l'humidité de l'air et les arbres défaits qui sèchent...le ciel, des lignes qui se joignent, se rejoignent et s'éloignent ... les yeux baissés, au-dessous l'infini d'un espace délimité par où mettre ses pas ... les terrains vagues et les rues nombreuses – avec des flaques noires.

Enlève tout. Apparaît sous la forme dont je chéris le souvenir. Débarrasse-toi de ces années en plus, tout ce temps qui a œuvré à nous diviser. Reviens-moi comme au premier jour de notre faim, quand nous nous sommes retrouvés sur la pente qui mène tout droit dans une impasse charnelle. Collision absolue. Accrochage. Décollage.

Fais le ménage, reformate, réinstalle, reconfigure. Redeviens exactement le personnage préféré, au millimètre près. Nettoie tout, lave à grande eau, frotte, désinfecte, cure, fait place nette, table rase. Laisse-moi tout effacer. S'il te plaît.

Déshabille-toi, et permets-moi encore de toucher ce corps adoré. Celui qui a disparu sous des strates de plus en plus obscures, celui qui m'est devenu invisible. Celui qui ne me percevait plus.

Faisons comme si. Faisons comme si rien n'était venu modifier la relation initiale, comme si rien n'avait altéré sa fougue, court-circuité l'amour, éloigné les intérêts. Faisons comme ça.

Perds cette habitude de m'ignorer en tant qu'amant potentiel, oublie tout ce qui a pu t'influencer dans cette voie maudite, ne crois rien, n'entends rien, ne conclus rien, n'accumule rien dans ta tête trop bien faite, ne vois pas ta place réduite au plus simple appareil, ne me reproche rien, ne sois pas si pointilleuse, si clairvoyante, si lucide, si intelligente, si...

Ne réclame rien, n'attends pas de miracle, attends-moi.

Ravive le désir, ranime le feu qui nous incendiait, invente des fagots à cette forêt anéantie et embrase-toi. Abdique.

Ravale tes envies.

N'espère rien.

Ne sois plus celle que tu es à présent, détruis-toi et tout sera comme avant.

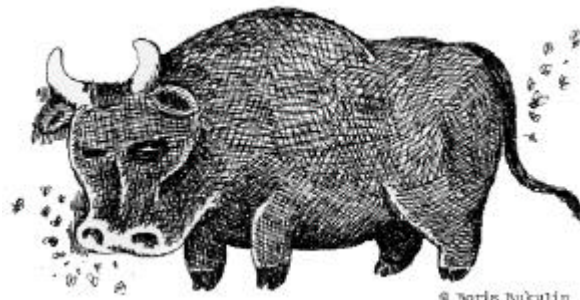


L'amour, c'est pas du clef en main.

© ACD AMBITION CHOCOLATÉE ET DÉCONFITURE, 2006.



**PARTICIPEZ A LA REVUE 2006-2007.** TOUTES LES INFORMATIONS SUR NOTRE SITE INTERNET. ENVOYEZ DES A PRESENT VOS TEXTES, PHOTOS, BEDES ET ILLUSTRATIONS. SUR LE THEME SUIVANT :



N° 55 - CARTE BLANCHE A BORIS BUKULIN  
 AVANT FIN JANVIER 2007

COURRIEL : [deconfiture@voila.fr](mailto:deconfiture@voila.fr)  
 SITE WEB : [www.bleton.com/acc](http://www.bleton.com/acc)  
 ISSN : 1775-0202

